Médialité et séquentialité

Mediality and sequentiality

Gilles Siouffi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/praxematique/4962>

DOI : 10.4000/praxematique.4962

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Référence électronique

Gilles Siouffi, « Médialité et séquentialité », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 71 | 2018, mis en ligne le 17 avril 2019, consulté le 05 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/4962> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.4962>

Ce document a été généré automatiquement le 5 décembre 2022.

Tous droits réservés

Médialité et séquentialité

Mediality and sequentiality

Gilles Siouffi

Introduction

- 1 Il est effectif que la réflexion sur le médium est aujourd'hui en plein essor dans le champ de la linguistique générale, et donc de la linguistique française (voir un bilan dans Polzin-Hauman & Schweickard, 2015). Longtemps, on s'est contenté, pour décrire le processus de transmission d'un message, de distinguer les canaux traditionnels de l'oral et de l'écrit (voir, pour les études sur l'écrit, les travaux fondateurs de Goody, 1986 ; Anis, 1988 ; Catach, 1988, notamment, ainsi que les analyses de Blanche-Benveniste, 1997 ; Béguelin, 1998, 2012). Certaines propositions théoriques fortes et d'ailleurs beaucoup reprises (Koch & Oesterreicher, 1994, 2001) ont certes permis de raffiner et de complexifier ce schéma par trop grossier. Mais force est de reconnaître qu'avec le développement récent de nouvelles technologies de communication (communication numérique, SMS... ; Baron, 2000, 2008 ; Crystal, 2003 ; Jones & Haffner, 2012, entre autres), on semble être entrés dans une ère nouvelle. La perception des frontières parfois se brouille, et la question du médium se révèle soudain cruciale. L'apparition de nouvelles formes d'écrit se rapprochant de ce que nous avons plutôt l'habitude d'associer à du parlé marque sans doute une rupture. Il est donc possible que nous vivions actuellement ce qu'on pourrait appeler une « révolution médiale » (voir les analyses d'Anis, 1988, 2007 ; Baron, 2000, 2008 ; Crystal, 2003, entre autres), laquelle aurait pour effet non seulement de modifier profondément les conditions de la communication humaine, mais aussi de modifier le regard qu'on peut porter sur les productions langagières.
- 2 La question fondamentale qui fonde cette contribution est de savoir si le médium, ou la médialité a une influence sur la structuration du discours, et notamment sa séquentialité.
- 3 En grammaire, depuis le XVIII^e siècle, c'est-à-dire depuis peu de temps, en fin de compte (Seguin, 1993), les questions de séquentialité sont la plupart du temps abordées

en mobilisant la notion de « phrase ». Aujourd'hui, pourtant, cette notion est jugée parfois inopérante appliquée à l'oral, au point que plusieurs modèles (ceux de M.-A. Morel, 1998 et du Groupe de Fribourg, 2012, par exemple) tentent de s'en passer. Fondamentalement, en effet, s'il peut être possible, dans le cadre d'une description grammaticale organisée, d'identifier à partir d'un segment de langage produit ce qu'on choisira, muni de critères, d'appeler *phrase*, il n'est pas sûr que, du point de vue de la production, celle-ci soit un préalable (Fayol, 2002). Si l'on peut définir le discours d'abord par sa confrontation au médium et à la situation, sa réalisation n'est pas donnée d'avance, et surtout n'est pas seulement guidée par les règles linguistiques que décrit la grammaire. L'énonciateur a d'abord en tête un programme communicationnel, programme qui n'est d'ailleurs pas toujours mené à bien dans des conditions optimales, et ne répond pas toujours à la planification de départ. Ce programme peut entraîner (ou pas) un processus général qu'on pourrait appeler la textualisation, processus qui permet de faire d'une proposition langagière un *texte* (oral ou écrit). C'est à l'intérieur de ce processus, envisagé du point de vue de la production, que se pose la question générale de la séquentialité. Nous emploierons ici le terme *séquentialité* dans son sens syntaxique (Apothéloz *et al.*, 2008), et non pas dans le sens qu'il prend parfois en analyse du discours. Le terme *séquentialité* décrit la séquence linguistique d'unités agencées linéairement de manière dynamique, comme un ensemble émergent, en devenir, pouvant être ensuite soumis à des interprétations sémantiques comme formelles, et à des propositions de réception, par exemple en terme de « phrases ».

- 4 Nous faisons l'hypothèse, en nous concentrant sur l'écrit, que cette question permet d'aborder l'impact de la médialité dans la communication. Pour mener une semblable étude, certains lieux nous paraissent représenter des observatoires privilégiés : écrit quotidien, brouillons, productions des peu lettrés, genres intermédiaires, supports marginaux, nouveaux supports médiés... Nous avons choisi ici d'illustrer nos hypothèses par l'examen de deux productions écrites : un sermon de Bossuet et une lettre de poilu de la Première Guerre mondiale. Pour des raisons diverses, on observe dans le projet de ces deux productions une absence de syntactisation de départ (liée à l'enseignement, à une pratique, ou à un projet énonciatif). L'objectif est alors de confronter l'influence des affordances médiales et de la dimension interactionnelle dans la réalisation en examinant deux paramètres : les ajustements énonciatifs, et le rapport à la complétude.
- 5 Nous partirons en effet de l'idée que la production de discours est l'effet d'une programmation qui est confrontée à un grand nombre de contraintes diverses et n'allant pas toujours dans le même sens : des contraintes cognitives dans la réalisation de la syntaxe, des contraintes et des affordances liées au support, et des contraintes et des affordances médiales (Cislaru, 2014). De là des cas de superpositions de programmations, et des problèmes dans la gestion de la complétude ou de l'incomplétude qui sont fondamentaux dans la question de la séquentialité. Est-il toujours possible de faire des « phrases », dans ces conditions ?
- 6 Auparavant, nous aurons essayé de donner un contour plus précis aux notions de médialité et de séquentialité.

1. À la recherche de la médialité

- 7 Dans ce qui suit, nous réserverons le terme *canal* à l'utilisation du canal sonore et l'utilisation du canal visuel et le terme support au moyen concret par lequel le signe est transmis et perçu à l'écrit (le terme est moins commode appliqué à l'oral). Une carte postale, un manuscrit ou un livre imprimé, par exemple, peuvent être considérés comme des supports.
- 8 La question de ce qui peut être appelé médium est plus complexe. On peut choisir d'en donner une interprétation matérielle, liée au support (ou à un mélange du support et du canal), ou une interprétation pragmatique et communicationnelle.
- 9 Les termes CMO (« Communication médiée par ordinateur » ; Panckhurst, 1997), et CEMO (« Communication écrite médiée par ordinateur » ; Panckhurst, 2007 ; Cougnon, 2015), par exemple, supposent que la médiation est introduite par l'ordinateur et à présent les autres outils assimilables à l'ordinateur comme certains téléphones portables ou les tablettes. Panckhurst avance que l'utilisation de ces outils constitue une médiation au sens de Vygotsky (1985), la médiation étant alors définie comme « un outil vecteur du discours, et qui le modifie indirectement » (cité par Panckhurst, 1997 : 57). Mais est-ce l'outil lui-même qui doit être considéré comme le facteur essentiel dans la médiation, ou le processus général de communication médiée ? Peut-on considérer que cette médiation d'ordre essentiellement matériel induit une médiation communicationnelle et pragmatique ? C'est sans doute là un des grands enjeux de la réflexion actuelle. Koch et Oesterreicher (1994) avaient déjà montré que le paramètre de la distance communicative traversait à la fois le plan de l'oral et le plan de l'écrit, détruisant ainsi la fausse impression que l'oral serait une forme de communication plus proche (donc moins médiée ?) que l'écrit. Depuis, l'apparition de multiples formes de médiation, tant dans l'écrit (qui revient en force) que dans l'oral, bouleverse la manière traditionnelle, adossée au canal, que nous avons de penser ce qu'on peut appeler médium.
- 10 De ce point de vue, nous suivrons l'analyse de Bruhn (2016), pour qui il est plus difficile d'isoler ce qu'on peut appeler médium que de parler en termes de processus, ce qu'implique le nouveau terme de médialité (*mediality*). Dürscheid (2003) a proposé de nommer *medium* le support et *mediality* la médiation communicationnelle ou pragmatique introduite par ce biais. La revue terminologique que propose Bruhn (2016) montre que nombreux sont les auteurs qui essaient de clarifier ces dénominations. Certains proposent de distinguer des *basic media*, des *qualified media* et des *technical media* et d'en tirer trois formes différentes de médialité. Certains font jouer le terme *mediality* avec le terme *modality* désignant les composantes de la médialité (dans le cadre d'une communication *multimodale*, par exemple).
- 11 À ce stade, nous ne prétendons pas trancher des débats théoriques et terminologiques. Nous nous en tiendrons à une définition provisoire de la médialité qui reste volontairement flexible et intègre à la fois le rôle joué par le médium au sens matériel et la médialité communicationnelle. Mais surtout, nous voudrions formuler les questions que font émerger ces recherches de réglage, et notamment l'impact qu'elles peuvent avoir sur ce que nous choisirons d'appeler écriture.
- 12 Du côté de l'interprétation matérielle du terme médialité, il est indiscutable, par exemple, que la matérialité de l'écrit de la Cémo (ainsi graphiée par Cougnon, 2015) est

différente de celle de l'écrit manuscrit, à l'intérieur de l'exploitation du fonctionnement sémiotique usuel du langage verbal (à la différence des matérialités sollicitant une sémiologie autonome, étudiées ailleurs dans ce numéro).

- 13 Cette matérialité est importante si l'on considère le langage comme produit, mais aussi si on le considère comme production. Ce qui est observable, c'est le produit (un manuscrit, une page imprimée, un SMS, un tweet). Et il est naturel qu'une étude linguistique doive se fonder avant toute chose sur l'observation de ce produit. Pour autant, mettre en jeu la question du médium, ou de la médialité, c'est nécessairement amener le regard à se détourner de la seule considération du produit pour prendre en compte ce qui a pu conduire à le rendre tel qu'il est : cadre communicationnel, situation, dispositif, interface... – autant de termes annexes à celui, fondamental, de *médium*.
- 14 C'est pourquoi, à notre sens, mettre dans la discussion le médium et la médialité conduit à réviser profondément notre regard sur ce qu'on a longtemps considéré comme l'écrit pour mettre en avant la dimension d'écriture (en anglais *Writing*, en allemand *Schriftlichkeit*). Aujourd'hui, les chantiers sont nombreux dans ce domaine. On pourra citer, entre autres, les congrès « Writing Research Across Borders », l'ANR « Écritures pilotée à l'université de Paris-3 » (<http://www.univ-paris3.fr/anr-ecritures-96530.kjsp>), ou le PNR suisse « Médialité. Transformation, changement et savoir médiaux ». Cette nouvelle recherche se caractérise par une interdisciplinarité manifeste. Elle implique en effet qu'on prenne en considération la contingence historique des usages (écrits et oraux), celle des technologies (manuscrit vs imprimé par exemple), et les modifications de tout ce qui peut entourer la communication (Plane, 2004 ; Plane *et al.*, 2010).
- 15 Si l'on pose la question de la médialité en rapport avec la production, une étape suivante est de savoir si l'on peut considérer la médialité comme présentant essentiellement des problèmes, des contraintes ou des possibilités, qu'on nomme aujourd'hui volontiers *affordances* (du verbe anglais *to afford*, « permettre » ; Gibson, 1977, 1979/1986). Les *problèmes* liés à la médialité sont les risques encourus par la communication lorsqu'elle choisit de passer par un médium plutôt que par un autre : problèmes de réalisation (orale ou écrite, par exemple), risques d'ambiguïté (un panneau « Aujourd'hui fermé. Ouvert demain » apposé sur une vitrine, par exemple, qui ne laisse pas deviner à quelle date il a été posé). Les *contraintes* sont les limitations auxquelles va se heurter la communication : limitations en termes d'espace lorsqu'il s'agit d'écrire une carte postale ou un tweet, par exemple. Les *affordances*, si l'on suit Kavanagh *et al.* 2016, peuvent être de plusieurs types. Il peut s'agir tout d'abord d'affordances de lisibilité fondamentale, liées à l'objet physique porteur du texte (affordances d'une page imprimée, par exemple). On remarquera que ce type d'affordance peut s'interpréter comme l'autre versant d'une contrainte. Kavanagh *et al.* recensent dans les affordances les affordances linguistiques fondamentales que sont le code de la langue (grammaire, etc.), et le code scriptural. De notre point de vue, elles sont à distinguer des affordances médiales, mais entrent en dialogue et en confrontation avec ces dernières. Les auteurs relèvent ensuite les affordances du genre (genre de discours ou genre textuel), les affordances des zones informationnelles (dont on dira pour notre part qu'elles sont très repérables dans de l'écrit non séquentiel, mais également dans des genres textuels codifiés), ainsi que, en entrant plus avant dans la

textualité, des affordances microstructurelles (telles que celles offertes par les connecteurs et la ponctuation ; Gautier, 2010).

- 16 De tout cet ensemble d'affordances, il serait intéressant de distinguer celles qui sont authentiquement *médiales*. Sans doute peut-on ranger sous ce chapeau ce qui relève de l'espace – les espaces prévus (*designed spaces*) pour l'écriture, comme la carte postale, la feuille format A4, etc. Indiscutablement, ces espaces guident l'écriture au sens où ils sont prévus pour l'écriture, ce qui n'est pas le cas par exemple lors du graffiti, qui a pour caractéristique d'utiliser un support non prévu. En cela, certains types d'espaces matérialisés peuvent bien être caractérisés comme des affordances médiales – essentiellement liées au support.
- 17 Au plan linguistique, deux zones du langage peuvent être fortement impactées par le médium ou la médialité : la deixis – plus généralement l'énonciation (gestion des pronoms et des adverbes, *je, tu, ici, maintenant...*), et la séquentialité. Ce sont les deux principaux points où l'on peut repérer que le médium peut représenter à la fois un problème (un risque), une contrainte et une affordance.

2. Question de séquentialité

- 18 La séquentialité peut s'appréhender de deux manières différentes : dans une perspective ascendante (depuis les unités), ou descendante (depuis l'ensemble). Toutes sortes de critères, syntaxiques, sémantiques ou graphiques, peuvent être ensuite mobilisés pour définir l'unité large à partir de laquelle raisonner, la *phrase* s'étant imposée depuis deux siècles (Seguin, 1993 ; Le Goffic, 1993 ; Gautier, 2006).
- 19 Pour notre part, nous faisons l'hypothèse que la phrase est une unité en constante négociation (à la différence du mot, par exemple), et que, dans cette négociation (notamment la décision de savoir s'il y a phrase ou non phrase), l'interaction avec le médium joue un grand rôle. Ainsi, du point de vue de la production (et non de l'analyse grammaticale postérieure), ce qu'on peut appeler « phrase » se trouve au centre d'une interaction dialectique entre énonciation et médialité. La différence entre les canaux de l'écrit et de l'oral est centrale dans cet enjeu (Combettes, 1988). Si un programme communicationnel similaire peut être envisagé, la différence des contraintes et des affordances est flagrante. Du point de vue de la réception, par ailleurs, l'existence de « phrases » est conditionnée par un besoin de segmentation qui rend difficilement recevables, par exemple, des textes écrits proposés sans aucune ponctuation ou des suites ininterrompues de discours non segmentées par des indications prosodiques.
- 20 C'est ainsi que les modèles récents de description des séquences ne recourant pas, ou peu, à la notion de phrase, font bien apparaître le rôle que peut jouer le médium dans cette séquentialité. Pour mémoire, le modèle élaboré par Morel (1998) décrit les séquences réalisées à l'oral comme suivant souvent un schéma modélisable en trois ou quatre moments : préambule, rhèmes (1, 2, 3...), ligatures (facultatives), post-rhème ou clôture.

[1] *Oh* [préambule] *ça ne m'attire pas du tout les Etats-Unis* [rhème], *ouais* [post-rhème]

[2] *Par contre* [préambule] *le Québec c'est magnifique* [rhème] *hein* [post-rhème]

- 21 Paru en 2012, l'ouvrage du Groupe de Fribourg faisant suite aux travaux, entre autres, de Marie-José Béguelin et Alain Berrendonner, considère deux types de séquences : la

clause (ou *énonciation*), définie par une construction verbale et englobant les compléments régis, ce qui fait d'elle l'unité maximale de la micro-syntaxe, et la *période*, définie comme une séquence multi-clausale pouvant inclure des parenthèses, des boucles énonciatives, des faits de discours rapporté, et pouvant se décrire plutôt en termes d'agencement, comme une *configuration*.

- 22 Les auteurs mettent alors en place plusieurs modèles de périodes en fonction des actions communicatives effectuées et rendues sensibles par cette configuration. Illustrons-en quelques-uns par des exemples que nous leur empruntons :

[3] *Le parfum* [Préparation], j'adore [Action] (publicité, cité p. 156)

[4] *Un carnet relié en cuir de Russie se trouvait là* [Action] ; *que prit Julius et qu'il ouvrit* [continuation] (Gide, cité p. 265)

[5] *Euh pf mille neuf cent* [Action] : ... *un peu avant la guerre quoi même même après la- même après la guerre même après la guerre de quatorze dix-huit* [Réfection(s), p. 304]

- 23 Entre ces deux modèles, on observe des points communs. Tous deux montrent par exemple une solidarité entre le rhème et les éléments qui témoignent de l'énonciation que la grammaire « traditionnelle » n'avait pas vue. Par ailleurs, dans les deux modèles, l'ordre d'organisation des éléments en fonction de leur valeur informationnelle (connu vs. nouveau) semble décisif.

- 24 Certes, ce qu'on appelle parfois la syntactisation (au sens de pratiques – grammaire, ponctuation, segmentation – résultant d'un apprentissage ; Chanquoy & Fayol, 1995) joue sans doute ici un grand rôle. Mais la question se pose néanmoins de savoir si le médium influence la séquentialité dans la production d'éventuelles *clauses*, *phrases*, *périodes*... Suscite-t-il des innovations fonctionnelles ? Y a-t-il des interférences avec d'autres paramètres ?

La preuve d'un impact de la médialité peut s'illustrer par un fait que soulignent Béguelin *et alii*, comme Morel & Danon-Boileau (1998), et qui est qu'à l'oral, on observe souvent des décrochages dans la modalité. Par exemple, une partie de la séquence peut être verbale, et une autre non verbale.

[6] *Tout cela, je garde. Le reste* [geste de jeter]

- 25 Une question intéressante est de savoir si ce type d'analyse peut être reconduit à l'écrit, et si l'utilisation de modulations graphiques (gras, italiques, taille des caractères, ponctuation, binettes) peuvent parfois s'interpréter en termes de variations médiales (par rapport à la seule utilisation du code linguistique à l'écrit). Les travaux sur la séquentialité de la Cémo (Panckhurst, 2007 ; Cougnon, 2015 ; André, 2017) montrent bien que cette séquentialité se réalise par d'autres moyens que les moyens habituellement observés dans l'écrit. La ponctuation, par exemple, n'a pas nécessairement un rôle ponctuant. À l'inverse, cette fonction peut être remplie par d'autres unités (binettes, mots, segments linguistiques).

- 26 Ces observations permettent de jeter un autre regard sur des productions historiques telles que l'écrit réellement adressé (lettres, etc.), l'écrit quotidien, le brouillon, les écrits émanant des « peu lettrés », les genres intermédiaires entre l'oral et l'écrit (tel que le sermon, le discours politique, etc.). Ce sont souvent dans ces cas que la question de la médialité apparaît de façon la plus visible, dans la mesure où le médium, soit n'est pas entièrement maîtrisé – ce qui en révèle la présence et l'importance –, soit ne reçoit

pas une définition a priori cadrant de façon univoque la production langagière, supposant donc négociation.

3. Deux exemples

- 27 Les sermons de Bossuet offrent le cas de discours (au sens de « segments de langage produit ») qui ont fait des aller-retours entre les canaux de l'oral et de l'écrit. On suppose généralement que Bossuet jetait par écrit un canevas de ses sermons, qu'il produisait à partir de ce canevas une performance orale, puis qu'il retranscrivait cette performance sous la forme d'un manuscrit plus élaboré. Toutefois, lorsque nous ne possédons qu'un manuscrit élaboré, il nous est difficile d'affirmer si celui-ci a précédé ou suivi la performance orale. Un seul de ces sermons fut publié du vivant de l'auteur. Ce n'est que plus d'un demi-siècle après la mort de Bossuet que l'éditeur René Déforis, en 1767, publia un choix de ces sermons. Tout l'enjeu consista alors à faire des textes imprimés lisibles à partir de ces manuscrits.
- 28 Nous avons proposé ailleurs (Siouffi, à paraître), une étude détaillée des différences entre ces manuscrits et les choix des différents éditeurs de Bossuet (Deforis en 1767, puis Urbain-Levesque en 1914-1921). Nous exposerons ici les enseignements qu'on peut en tirer pour ce qui est de l'impact de la médialité sur la séquentialité et l'écriture dans le sens que nous avons indiqué.
- 29 Cette étude doit être menée en prenant bien conscience que plusieurs paramètres se superposent. Le premier tient à la différence, au sein de l'écrit, entre manuscrit et imprimé. Selon une pratique courante à l'époque, les manuscrits ne sont que peu ponctués. Il s'agit d'une question historique mais qui peut sans doute aussi être interprétée en termes de médialité, dans la mesure où le manuscrit et l'imprimé sont deux outils différents, qui créent des interfaces écrites différentes. À cela s'ajoute le fait que le genre du sermon suppose une médiation orale. Il est raisonnable de considérer que la syntaxe de la version écrite dont nous disposons a pu être influencée par le paramètre de cette réalisation orale. Enfin, on peut considérer que la question de la distance communicative ajoute encore un niveau de questionnement – de type pragmatique.
- 30 Voici comment se présente en manuscrit un passage du « Sermon sur la mort » (1662), tel que retranscrit à partir du document numérisé sur Gallica :

[7] Vive l'éternel o grandeur humaine de quelque côté que ie t'envisage ; si non en tant que tu viens de dieu et que tu dois estre rapportée à Dieu. **Car** en cette sorte ie découvre en toy un rayon de la Divinité qui attire justement mes respects **mais** en tant que tu es purement humaine ie le dis encore une fois de quelque costé que ie t'envisage je ne voi rien en toi que ie considere parce que de quelque endroit que ie te tourne, ie trouve toujours la mort en face qui repand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde voulait colorer, que ie ne sais plus sur quoi appuier ce nom auguste de grandeur, ni à quoy ie puis appliquer un si beau titre.

- 31 Pour un lecteur d'aujourd'hui, ce texte est difficilement lisible, notamment au plan de la syntaxe. On ne sait pas, par exemple, comment s'articulent les « phrases » du début, et comment s'accrochent, en particulier, le *car* et le *mais* ici surlignés en gras (bien que Bossuet ait fait usage d'une légère ponctuation). Le redémarrage d'une séquence prédicative (« ie le dis... ») se fait par ailleurs sans indication formelle. De façon

générale, on remarque que le texte n'est visiblement pas structuré en « phrases » définies a priori. On a plutôt affaire à un projet énonciatif assez large, qui déborde clairement l'unité de la phrase et qui se structure ensuite au fur et à mesure au moyen de connecteurs (à l'usage parfois délicat à cerner), et de liens sémantiques entre les clauses ou entre les mots. Voici donc le début de ce même segment tel que l'ont proposé à l'impression Urbain et Levesque :

[8] Vive l'Eternel ! ô grandeur humaine, de quelque côté que je t'envisage, sinon en tant que tu viens de Dieu et que tu dois être rapportée à Dieu, car, en cette sorte, je découvre en toi un rayon de la Divinité qui attire justement mes respects ; mais, en tant que tu es purement humaine, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage [...]¹

- 32 On voit bien que, par des outils de ponctuation envisagés dans un sens différent (le point-virgule s'avérant fondamental), les éditeurs ont *fait* différemment la « phrase », ou plus exactement ce que, suivant la terminologie du Groupe de Fribourg, on pourrait appeler l'articulation entre les clauses et la période (dans leur sens). Les éditeurs ont « textualisé » pour ainsi dire le discours en orientant cette textualisation en direction d'une certaine médialité, celle du livre imprimé.
- 33 Le fait que le manuscrit de Bossuet est structuré en clauses (au sens de Fribourg) plutôt qu'en phrases se voit bien dans l'extrait suivant, où on assiste à une accumulation de courtes unités dont la difficulté est de dire si elles sont liées les unes aux autres ou autonomes. Le segment est assez long, mais on ne peut réellement comprendre comment le discours se structure qu'en le considérant dans cet empan :

[9] **Quest-ce que cent ans, quest-ce que mil ans puisqu'un seul moment les efface.** Multipliez vos iours comme les cerfs que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siecles durez autant que ces grands chenes sous lesquels nos ancestres se sont reposez et qui donneront encore de l'ombre a notre posterité, entassez dans cet espace qui paroît immense, honneurs, richesses, plaisirs, que vous profitera cet amas puisque le dernier souffle de la mort tout faible, tout languissant abatra tout a coup cette vaine pompe avec la mesme facilité qu'un chateau de cartes vain amusement des enfans ? et que vous servira d'avoir tant escrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caracteres puisqu'enfin une seule rature doit tout effacer. Encore une rature laisseroit-elle quelques traces du moins d'elle mesme au lieu que ce dernier moment qui effacera d'un seul trait toute votre vie s'ira perdre luy mesme avec tout le reste dans ce grand goufre du neant. **Il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes ; la chair changera de nature ; le cors prendra un autre nom ; mesme celuy de cadavre dit Tertullien ne luy demeurera pas long temps : il deviendra un ie ne sais quoy qui n'a plus de nom dans aucune langue tant il est vray que** tout meurt en luy jusqua ces termes funebres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes.

- 34 Nous avons surligné en gras les passages où les interventions des éditeurs vont révéler des interprétations différentes de la séquentialité. Du premier passage, Déforis va faire par exemple : « Qu'est-ce que cent ans ? qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface ?² », alors que Urbain et Levesque vont proposer : « Qu'est-ce que cent ans, qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface ? ». Une phrase d'un côté, deux de l'autre. De l'ensemble de clauses surlignées à la fin du passage, Déforis fait : « Encore une rature laisseroit-elle quelques traces, du moins d'elle-même ; au lieu

que ce dernier moment qui effacera d'un seul trait toute votre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce grand gouffre du néant ; il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes. La chair changera de nature ; le corps prendra un autre nom ; « même celui de cadavre ne lui demeurera pas long-temps ; il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue » : tant il est vrai que... ». Ce que Urbain et Levesque organisent de la manière suivante : « Il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes : la chair changera de nature ; le corps prendra un autre nom ; « même celui de cadavre ne lui demeurera pas long-temps : il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue » : tant il est vrai que... ».

- 35 En observant ces diverses réorganisations, on discerne bien que l'unité fondamentale de ces discours qui n'ont pas été prévus pour être imprimés est la clause (assez bien identifiable en règle générale, en dépit de la variété de ses entours). Toute la question est ensuite de savoir comment on peut agencer les segments avec les autres, et surtout de savoir comment on peut construire d'éventuelles unités supérieures appelées « périodes » (la période classique ayant d'ailleurs suscité de nombreux débats chez les grammairiens des XVII^e et XVIII^e siècles portant précisément sur les principes de cette organisation). Si l'on suit le discours linéairement, à l'instar de ce que nous faisons lorsque nous entendons un discours par le biais du canal oral, on obéira à une logique qui est généralement celle de la proximité (les segments s'enchaînant les uns aux autres), mais qui est sans cesse confrontée à la question de l'arrêt ou de la complétude. Quand ce qui ressemble à un simple déroulement est-il censé s'arrêter ? Une sorte de risque d'incomplétude semble menacer à tout instant la réalisation discursive. On observe une tendance au flot continu, une livraison par fragments successifs séparés parfois par des éléments pivots volontiers ambigus dans le sens où ils peuvent se référer à l'amont ou à l'aval. Si l'on porte à l'écrit ce discours, et surtout si on l'imprime, ce qui fait véritablement de cet écrit un écrit fait pour être lu, on ajoute à la dimension linéaire de la séquentialité une saisie possible par l'ensemble, par l'intermédiaire de grands blocs saisissables visuellement avant même qu'on n'en entame la lecture, et repérables par la ponctuation et les majuscules. Cette seconde structuration peut être interprétée comme l'effet d'une « syntactisation » ou d'une « textualisation ». C'est ici, nous semble-t-il, que la question de la médialité intervient. Certes, il n'est pas douteux que l'historicité des pratiques (dans le cas qui nous concerne, notamment), et les paramètres de littéracie ne jouent un rôle décisif dans l'apparition de ce type de séquentialité (Ernst, 2003 ; Biber, 2009). Mais nous voudrions mettre aussi en avant le rôle important que joue ce qu'on pourrait appeler la *conscience médiale*. Par ce terme nous décrivons la conscience que l'émetteur peut avoir des problèmes, contraintes et affordances liées au médium.
- 36 L'examen d'une lettre extraite du « Corpus 14 » (Praxiling, 2014) révèle des phénomènes très similaires à ce que nous avons observé chez Bossuet. La situation médiale est différente : le texte est écrit (de façon manuscrite) pour être lu, sans doute de façon muette, mais aussi de façon oralisée, car nous savons (par des remarques explicites contenues dans certaines cartes) que ces cartes faisaient souvent l'objet d'une lecture à haute voix devant le cercle de famille. La perspective de l'impression est évidemment absente. Par rapport au cas de Bossuet, il est important néanmoins de comprendre que ces textes sont écrits pour être lus par *d'autres* que l'auteur. La distance communicative est proche. Voici le manuscrit retranscrit d'une de ces cartes :

[10] Le 14 Novembre 1914

Bien cher fils, Femme et Parent

Je vien par cette lettre vous faire savoir l'état de ma santé qu'elle se trouve faurt bonne et je pense que ma carte vous trouvera de même ; Je vous dirrez que au moment ou je vous escri il tombe de la neige le sol a nait couvert de 3 centimètre et il ne fait pas chaud dans la tranchée ou lon reste 4 jours quand il fait bon s'est un réve mai quand il fait froid le réve est vite a compli ; Je vous dirrez que si vous pouvez menvoyer une autre père de gants car ceux que vous mavez en voyer il sont tous trouer enfin il ne vale [?] rien du je ne peut pas les mettre ; le corp je nai pas froid rien que les mains ou les pieds ; je ne sais pas les nouvelles du Midi mes celle du nord en fin du pas de calais et de ces environ ne sont pas trop mauvaize mes enfin sur chaque lettre tacher moyen de me raconter ce qui ce passe Rienplus a vous dire pour le moment que de bien en brasser le petit ratout et toi chère Epouse et Parents recevez de ton mari et fils pour la vie les milles baiser ; bien le bonjour a la Famille reynaud et au marquis en fin au amis et voisin ; Ton mari pour la vie a Bientot au premier de lannée petetre

Laurent Pouchet

- 37 Ici également, le discours est fondamentalement organisé en clauses. À la différence de ce qu'on a vu chez Bossuet, cependant, on observe ici une hétérogénéité grammaticale des clauses, ce qui signale sans doute une faible habitude de la syntactisation (Steuckardt, 2015). La vision d'ensemble, par ailleurs, n'est pas aussi « périodique » (dans le sens classique) que chez Bossuet, dans la mesure où s'observe ce qu'on pourrait appeler un effet de « début perpétuel ». On relève en tout cas qu'un outil est privilégié par le scripteur pour séparer ses clauses : le point-virgule, outil syntaxique et scolaire type, et qui lui a visiblement paru suffisamment souple et polyvalent pour qu'il en fasse un large usage.
- 38 Cependant, si l'on met de côté l'impression qu'on a affaire à des « maladresses », on pourra remarquer que, d'une certaine façon, la lettre ici transcrite suit assez bien, en réalité, les affordances offertes par le genre de la lettre familière manuscrite. Celle-ci se caractérise en premier lieu par la spécificité d'un support, d'un format (et le format de la carte postale, de ce point de vue, représente une affordance encore plus spécifique). La lettre familière – et ceci est observable dans l'histoire du genre – rend possible et « appelle » presque un certain type de syntaxe et de textualité fait de clauses courtes, juxtaposées et parfois reliées de façon assez lâche. De ce point de vue, la lettre du Corpus 14 révèle une conscience médiale assez forte. Son examen démontre également que la lettre familière manuscrite en général ne suit pas la même logique médiale qu'un texte imprimé. La dimension interactionnelle s'y avère essentielle, ce que révèlent le fort accent mis sur la présence de l'énonciateur, la grande quantité d'ajustements énonciatifs, et le rapport tendu à la complétude qui donne sans cesse l'impression que le scripteur « meuble ». Cette conscience médiale s'observe de façon assez similaire dans les SMS (Cougnon, 2015 ; Fairon *et al.*, 2006 ; André, 2017) et de façon plus générale dans la Cémo. Dans ces types de communication, bien souvent, la conscience médiale passe avant ce qui a pu être transmis par l'enseignement scolaire ou les simples habitudes tirées d'autres formes de communication. Ce fait montre bien l'importance de la médialité dans la réalisation discursive.

Conclusion

- 39 Dans cette contribution, nous avons voulu montrer que les questions de séquentialité (que l'on peut ou non résoudre en termes de « phrase ») constituaient un bon observatoire pour évaluer le rôle de la médialité dans le discours. Nous avons essayé dans la première partie de distinguer ce qu'on pourrait appeler *médialité*, en termes de processus, du simple *médium* conçu comme canal, comme support, ou comme technologie. De notre point de vue, la médialité intègre des affordances, ce qui explique qu'on ne puisse pas facilement *expliquer* les réalisations discursives par le médium. Ces affordances influencent de façon importante la séquentialité. Comme nous l'avons vu à partir de l'exemple de Bossuet, un discours pensé pour être dit et jeté sur le papier de manière manuscrite offre une physionomie qui pourra être difficilement conservée telle quelle si l'on veut entrer, pour l'édition, dans le cadre de la médialité particulière qui est celle du texte imprimé. Notons qu'il en est de même pour la diction. Dans la partie de son *Histoire de la langue française* qu'il a consacrée à la langue classique, Ferdinand Brunot, saisissant l'opportunité offerte par le nouvel appareil enregistreur inventé par l'abbé Rousselot, rapporte qu'il s'était enregistré lui-même disant le passage du « Sermon sur la mort » que nous avons vu (Brunot, 1966 : 1196-1199). Mieux : il a procédé à une analyse de l'enregistrement segmentant chronométriquement les différents ensembles prosodiques qui apparaissent dans sa lecture, posant ainsi la question de la réalisation orale du lien clauses-période que nous avons vu à propos de l'écrit. Aujourd'hui, la diversité des technologies possibles et l'inventivité artistique sont susceptibles de soumettre une même unité discursive ou textuelle à une infinité de réalisations médiales différentes.
- 40 S'intéresser à la physionomie de la séquentialité dans des circonstances médiales inhabituelles, ou dans des degrés d'aboutissement du processus incomplets révèle que la « phrase », cette unité si présente dans la grammaire et dans l'enseignement est peut-être liée à des affordances médiales beaucoup plus limitées que ce que l'on a longtemps cru.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRÉ F., 2017, *Pratiques scripturales et écriture SMS. Analyse linguistique d'un corpus de langue française*, Thèse de doctorat en Sciences du langage, Université Paris-Sorbonne.
- ANIS J., 2007, "Neography. Unconventional Spelling in French SMS text Messages", in B. Danet & S. C. Herring (eds.), *The Multilingual Internet. Language, Culture, and Communication Online*, New York, Oxford University Press, 87-115.
- ANIS J., 1988, *L'écriture. Théories et descriptions*, J.L. Chiss et C. Puech (collab.), Bruxelles, De Boeck.
- APOTHÉLOZ D., GROBET A. & PEKAREK DOEHLER S., 2008, « Présentation », *Cahiers de praxématique* 48, 7-12.

- BARON N. S., 2008, *Always On : Language in an Online and Mobile World*, Oxford, Oxford University Press.
- BARON N. S., 2000, *Alphabet to Email : How Written Language Evolved and Where It's Heading*, London, Routledge.
- BÉGUELIN M.-J., 2012, « Le statut de l'écriture », in R. Druetta (éd.), Claire Blanche-Benveniste. *La linguistique à l'école de l'oral*, Sylvain-les-Moulins, Editions GERFLINT.
- BÉGUELIN M.-J., 1998, « Le rapport écrit-oral. Tendances dissimilatrices, tendances assimilatrices », *Cahiers de linguistique française* 20, 229-253.
- BIBER D., 2009, "Are There Linguistic Consequences of Literacy ? Comparing the Potentials of Language Use in Speech and Writing", in D. Olson & N. Torrance (eds), *The Cambridge Handbook of Literacy*, Cambridge, Cambridge University Press, 75-91.
- BLANCHE-BENVENISTE C., 1997, « The Units of Written and Oral Language », in C. Pontecorvo (ed.), *Writing Development. An Interdisciplinary view*, Amsterdam, Benjamins, 21-46.
- BRUHN J., 2016, "What is Mediality and (How) does it matter ? Theoretical Terms and Methodology", *The Intermediality of Narrative Literature*, New York, Palgrave Mac Millan, 13-40.
- BRUNOT F., 1966, *Histoire de la langue française*, vol. IV, tome II, Paris, Armand Colin.
- CATACH N. (éd.), 1988, *Pour une théorie de la langue écrite : actes de la Table Ronde Internationale CNRS-HESO*, 23-24 octobre 1986, Paris, Éditions du CNRS.
- CHANQUOY L. & FAYOL M., 1995, « Analyse de l'évolution et de l'utilisation de la ponctuation et des connecteurs dans deux types de texte. Étude longitudinale du CP au CE2 », *Enfance* 2, 227-241.
- CISLARU G., 2014, « Contraintes linguistiques et contextuelles dans la production écrite », *Les Carnets du Cediscor* 12, 55-74.
- COMBETTES B., 1988, « L'opposition écrit/oral et les stratégies de lecture », *Langue française* 80, 33-50.
- COUGNON A., 2015, *Langage et SMS*, Louvain la Neuve, Presses Universitaires de Louvain.
- CRYSTAL D., 2003, *Language and the internet*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DÜRSCHIED C., 2003, "Medienkommunikation im Kontinuum von Mündlichkeit und Schriftlichkeit. Theoretische und empirische Probleme", *Zeitschrift für angewandte Linguistik* 38, 37-56.
- ERNST G., 2003, « Les peu lettrés devant les normes de la textualité », in D. Osthus, C. Polzin-Haumann & C. Schmitt (éds), *La norme linguistique. Théorie – pratique – médias – enseignement*. Actes du colloque, 6-7 décembre 2002, Bonn, Romanistischer Verlag Hillen, 83-98.
- FAIRON C., KLEIN J.-R. & PAUMIER S., 2006, *Le langage SMS*, Louvain-la-Neuve, UCL Presses Universitaires de Louvain.
- FAYOL M. (éd.), 2002, *La production du langage*, Paris, Hermès-Lavoisier.
- GAUTIER A., 2010, « Syntaxe et ponctuation en conflit. Le point est-il une limite de la rection ? », *Travaux de linguistique* 60, 91-107.
- GAUTIER A., 2006, *Unité et discontinuité : une approche systématique et épistémologique de la phrase*, Thèse de doctorat en Sciences du langage, Université Paris-La Sorbonne.
- GIBSON J. J., 1979/1986, *The ecological approach to perception*, Hillsdale, NJ, Lawrence Erlbaum Associates.

- GIBSON J. J., 1977, "The Theory of Affordances", in R. Shaw & J. Bransford (eds), *Perceiving, Acting, and Knowing. Towards an Ecological Psychology*, Hoboken, NJ, John Wiley & Sons.
- GOODY J., 1986, *La logique de l'écriture*, Paris, A. Colin.
- GROUPE DE FRIBOURG, 2012, *Grammaire de la période*, Berne, Peter Lang.
- JONES R. & HAFNER C., 2012, *Understanding Digital Literacies*, London/New York, Routledge.
- KAVANAGH É., ROBERGE J. & SPERANO I., 2016, « Typologie exploratoire des affordances textuelles », *Pratiques* 171-172. DOI : 10.4000/pratiques.3187
- KOCH P. & OESTERREICHER W., 2001, « Gesprochene Sprache und geschriebene Sprache. Langage parlé et langage écrit », in G. Holtus, M. Metzeltin & C. Schmitt (eds), *Lexikon der romanischen Linguistik* 1-2, 584-627.
- KOCH P. & OESTERREICHER W., 1994, « Schriftlichkeit und Sprache », in H. Günther & O. Ludwig (eds), *Schrift und Schriftlichkeit/ Writing and its Use. Eine interdisziplinäre Handbuch internationaler Forschung/ An Interdisciplinary Handbook of International Research*, Berlin/New York, De Gruyter, 587-604.
- LE GOFFIC P., 1993, *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette.
- MOREL M.-A. & DANON-BOILEAU L., 1998, *Grammaire de l'intonation : l'exemple du français*, Paris, Ophrys.
- PANCKHURST R., 2007, « Discours électronique médié : quelle évolution depuis une décennie ? », in J. Gerbault (éd.), *La langue du cyberspace : de la diversité aux normes*, Paris, L'Harmattan, 121-136.
- PANCKHURST R., 1997, « La communication "médiatisée" par ordinateur ou la communication "médiée" par ordinateur ? », *Rint, Réseau international de néologie et de terminologie* 17, 56-58.
- PLANE S., 2004, « Médium d'écriture et écriture littéraire », *Le français aujourd'hui* 2, 153, 33-40.
- PLANE S., OLIVE T. & ALAMARGOT D. (éds), 2010, *Langages 177 : Traitement des contraintes de la production d'écrits : aspects linguistiques et psycholinguistique*.
- POLZIN-HAUMANN C. & SCHWEICKARD W. (éds), 2015, *Manuel de linguistique française*, Berlin/Boston, De Gruyter Mouton.
- PRAXILING, 2014, *Corpus 14*. <https://hdl.handle.net/11403/corpus14/v1>
- SEGUIN J.-P., 1993, *L'invention de la phrase au XVIIIe siècle : contribution à l'histoire du sentiment linguistique français*, Bibliothèque de l'Information Grammaticale, Peeters.
- SIOUFFI G., à paraître, « Bossuet entre phrase et période », *Actes du colloque Bossuet en contexte*, Strasbourg, 17-19 novembre 2014, éditions Brill.
- STEUCKARDT A., 2015, « Sans point ni virgule », in A. Steuckardt (éd.), *Entre village et tranchées. L'écriture de poilus ordinaires*, Uzès, Inclinaison, 91-101.
- VYGOTSKY L., 1985, *Poésie et langage*, Paris, Terrains/Éditions sociales.

NOTES

1. *Œuvres oratoires de Bossuet*, 1923, éd. critique de J. Lebarq revue et augmentée par C. Urbain et R. Levesque, Paris, Desclès de Brouwer, tome 4, 266.
2. *Œuvres de messire Jacques Bénigne Bossuet*, Paris, Antoine Boudet, 1772, tome V, p. 454.

RÉSUMÉS

Cet article s'intéresse, dans un contexte écrit, à l'impact que peut avoir la médialité sur la séquentialité du discours, envisagée comme processus conduisant à une organisation linéaire et à une segmentation. Une première partie tente de cerner plus précisément ce qu'on pourrait appeler « médialité », au vu notamment des dernières recherches sur la communication médiée par ordinateur. Une deuxième partie aborde de quel point de vue, et avec quels outils théoriques la question de la séquentialité peut être envisagée, notamment par le biais des contraintes et des affordances qu'elle offre. Et une troisième partie étudie deux exemples : un sermon de Bossuet, dans ses réalisations manuscrites et imprimées, et une carte postale de soldat de la Première Guerre mondiale. L'objectif est de montrer que la prise en compte plus ou moins consciente et plus ou moins active de la médialité conduit à organiser son discours différemment, et à engager avec le récepteur une négociation autour de ce que l'on peut classiquement entendre par « phrase ».

This article examines the impact that mediality can have, within a written context, on discursive sequentiality, which is regarded as a process leading to a linear organisation and segmentation. The first section of the article attempts to precisely clarify the phenomenon that we could call “mediality”, particularly in light of recent research on computer-mediated communication. The second section investigates from which point of view, and with which theoretical tools, the question of sequentiality can be considered, particularly through the constraints and affordances that it offers. The third section studies two examples: a sermon by Bossuet, in its hand-written and printed productions, and a postcard written by a World War I French soldier. Our objective is to show that the more or less conscious and more or less active awareness of mediality leads one to organise his/her discourse differently and to enter into a negotiation with the receiver around what one can classically understand by “sentence”.

INDEX

Mots-clés : séquentialité, phrase, médium, médialité, écrit, oral

Keywords : sequentiality, sentence, medium, mediality, written language, spoken language

AUTEUR

GILLES SIOUFFI

Université Paris-Sorbonne